

La jupe à fleurs rouges

Martine FERACHOU

D'un geste lent et répétitif elle tente de chasser la brindille qu'un vent léger et printanier a déposé tout en douceur dans le creux de sa jupe. Elle trouve ça étrange, ce minuscule rameau tombé du ciel qui refuse obstinément d'obéir à ses doigts perclus de rhumatismes et qui tressaute en petits bonds sur le fin tissu bleu marine. Elle trouve ça incongru, ce creux de jupe entre ses deux genoux bien écartés. Une idée fugace... Dans le temps, elle croisait les jambes lorsqu'elle était assise, par pudeur, afin que personne n'aperçoive son intimité. Dans le temps... mais déjà l'idée s'est enfuie, cédant à la pression du rayon de soleil apparu au coin d'une tombe bétonnée et qui joue maintenant avec la brindille, dans le creux de la jupe.

- Ça va, mamie ? Tu n'as pas froid ?

La voix n'est qu'un murmure mais la bouche qui s'est exprimée est collée à l'oreille de la vieille femme. Des doigts agiles, gantés de noir, s'emparent prestement de la branchette et la rejettent avec force. La voilà qui danse dans la brise. Soudain contrariée, Raymonde la suit des yeux quelques instants puis reporte son attention sur son entrejambe. Ouf ! Le soleil, lui, n'a pas été débarqué par l'importune et éclaire encore le nid douillet.

- Non, je n'ai pas froid, énonce-telle à voix haute. Mais cette chaise est très inconfortable !

La jeune femme tout de noir vêtue se penche une seconde fois vers l'oreille de sa grand-mère, et chuchote tendrement :

- Je sais, mamie, mais c'est mieux que pas de chaise du tout ! Allez, un peu de patience, c'est presque fini... Et puis ne parle pas si fort voyons ! Ça dérange !

- C'est comme cette jupe que vous m'avez fait mettre, j'l'aime pas elle non plus ! Vous êtes tous sur votre trente et un et moi j'ai l'air d'une vieille là-dedans...

Un index autoritaire barre brusquement la bouche de l'aïeule.

- Chut, mamie !

- N'empêche, c'est d'un tristounet ce bleu marine ! réussit-elle à marmonner malgré l'obstacle sur ses lèvres.

Le doigt impuissant se retire laissant dans les narines de Raymonde une légère et agréable odeur de cuir. La jeune femme se redresse. Son regard embué de larmes embrasse la foule agglutinée dans l'allée principale du petit cimetière. Une foule statique, terriblement silencieuse dont elle ne voit que les nuques et les dos. Un rempart difforme, obscur et infranchissable entre elle et le cercueil posé loin devant sur des tréteaux.

- Bleu marine, noir, ce sont des couleurs de circonstance, murmure-t-elle, celles du deuil.

Mais Raymonde n'entend pas ou ne veut pas entendre.

- Pourquoi vous m'avez pas fait prendre celle avec les fleurs rouges ?
- Quoi ?
- Ma jupe, celle avec les fleurs rouges, Marc l'aime bien. Je la portais au repas des vieux, en janvier dernier, et il m'a invité à danser. Oh juste quelques pas, tu sais, mais c'était drôlement agréable. Il a dit que j'étais belle. Même que « Pas-bon », il a fait une crise de jalousie.
- Mamie... mamie... tu ne peux pas me raconter tout ça maintenant !

Léa s'accroupit afin d'être à la même hauteur que la vieille dame. Avec une infinie douceur, elle prend entre ses mains gantées le visage de sa grand-mère l'obligeant ainsi à plonger ses yeux dans les siens. Comme on le ferait avec un gosse que l'on souhaite réprimander. Léa inspire un grand coup en songeant que décidemment la vieillesse et l'enfance se rejoignent par des chemins mystérieux et que, face à l'une comme face à l'autre, on se sent plutôt désarmé !

- Mamie, regarde autour de toi. Nous sommes dans un cimetière. Pour un enterrement. Ecoute le silence. L'heure est au recueillement. Tu dois respecter ça, tu comprends, le silence...

La jeune femme se forge un sourire, libère le visage aimé, se relève, se décale sur le côté, désigne de la main tendue le groupe hétérogène assemblé devant elles. Raymonde tend le cou, observe, se renfrogne.

- Pourquoi ils m'ont mise à l'écart alors ? Et toi, d'abord, t'es qui ? Une infirmière ?

Un trop-plein d'émotions envahit Léa. La gorge nouée, elle ne parvient plus à retenir ses larmes. Elle voudrait se faufiler au-milieu de tous ces gens, voisins, copains, amis et rejoindre la famille, la proche famille, le noyau dur, le clan... Elle devrait être sur le devant de la scène. Avec ses proches. Auprès d'eux, elle trouverait chaleur et réconfort en ces moments si difficiles. Mais elle ne peut abandonner la vieille femme qui lui a été confiée pour la sinistre occasion. Elle essuie ses larmes du bout de ses gants, se tourne à nouveau vers sa grand-mère.

- On t'a mise à l'écart parce que...

Elle hésite. Elle voudrait crier : « parce que tu es malade, parce que tu n'as plus les bons codes, parce que ta conduite inappropriée nous fend le cœur, parce que désormais tu ne reconnais les tiens qu'une fois sur deux... » Mais elle se contente de balbutier :

- On t'a mise à l'écart parce que... tu es fragile et que nous devons te protéger.

Raymonde n'écoute pas. Elle a déjà oublié la question qu'elle avait posée. Elle a sorti de la poche de sa veste un mouchoir en papier qu'elle est en train de déchiqueter en petits morceaux dans le creux de la jupe.

- C'est à cause du bleu marine... Que vous m'avez posée là sur cette chaise, loin derrière, c'est à cause de ma jupe. Vous êtes tous habillés en noir. C'est beau, le noir, c'est élégant ! Marc aussi avait mis un pantalon noir pour le repas des vieux. En tergal. Bien repassé. « Pas-bon » portait une chemise blanche avec un nœud papillon tout de travers. Noir aussi, le nœud papillon. Ah, ça, ils s'étaient mis sur leur trente et un tous les deux ! Ils étaient rasés de frais ! Et moi, j'avais ma jupe à fleurs rouges.

Léa n'essaie plus d'endiguer le flot de paroles de la vieille dame. A quoi bon ? Elle se concentre sur le déroulement de la cérémonie. Elle ne voit rien de ce qui se passe mais peut entendre, en dressant l'oreille, par-delà les élucubrations de Raymonde. Le temps de recueillement vient de s'achever. La voix de tante Agathe emplit le silence, vibrante de sanglots étouffés, pour un dernier hommage au défunt. A cet instant précis, Raymonde entreprend de grands mouvements de bascules vers l'avant, repousse de ses deux mains les bords de la chaise, force sur ses genoux...

- Aide-moi à me lever, bon sang !

Léa s'exécute, prend l'aïeule sous les épaules, la soulève. Le creux de la jupe disparaît, les petits bouts de mouchoirs tournoient jusqu'au sol.

- On y va maintenant. On y va !

Les deux femmes, bras-dessus, bras-dessous, remontent l'allée d'un pas chaotique. Loin devant, le cercueil a été inhumé, les tréteaux repliés. Le maître de cérémonie dirige l'assistance vers la sépulture. On y dépose quelques pétales de rose, une fleur, un peu de terre...

- Qu'est-ce que tu crois, marmonne la vieille dame un peu plus essoufflée à chaque pas, Je le sais bien que c'est « mon Jean » qui est là-dedans ! Mon fils aîné ! Mon enfant chéri !

Elle porte ensuite son regard vers ses proches.

- Bientôt, ce sera mon tour, crie-telle, alors écoutez-moi bien, faudra me mettre sur mon trente et un... Faudra me mettre ma jupe avec les fleurs rouges...